

deux charmantes sœurs à qui on l'avait envoyé, parce qu'elles avaient un chagrin ce jour-là, et il y était écrit pour épigraphe ces deux vers :

*Lire des vers touchants, les lire d'un cœur pur,
C'est prier, c'est pleurer, et le mal est moins dur.*

Les deux vers étaient de Sainte-Beuve lui-même. La gracieuse et charmante idylle de *Marie* nous reporte à Moschus, à Bion, à Synésius, à Théocrite enfin. « Les poètes anglais du foyer, Cooper, Wordsworth, n'ont jamais rendu plus délicieusement les joies d'un intérieur pur, la félicité domestique, le bonheur des champs. Il n'est pas chez les Lakistes un sonnet pastoral plus gracieux et plus limpide. » Enfin, mérite suprême, *Marie* est une œuvre sans précédent dans les lettres françaises. Elle nous apparaît comme une fleur exquise qu'a produite spontanément la terre de Bretagne. Son doux poète, énergique à ses heures, chante si bien

*Le noir Ellé d'abord, ou le Scorf à ta droite
Roulant ses claires eaux dans sa vallée étroite,
Et, tel qu'un doux parfum, le chant de mille oiseaux
S'élevant du vallon avec le bruit des eaux ;
La brise dans les joncs qui siffle et les caresse ;
Puis l'appel matinal de la première messe,
Répète tour à tour comme un salut chrétien,
Du clocher de Cléguer à celui de Kérien...
Adieu, Daniel ! adieu, le bourg, l'église blanche !
Adieu, ton beau pays ! Après vêpres, dimanche,
Tes amis te verront pour la dernière fois,
Et tu cacheras mal tes larmes sous tes doigts ;
Car pour nous, vieux Bretons, rien ne vaut la patrie,
Et notre ciel brumeux et la lande fleurie !...*